



Reparution Un roman de 1996 de Dany Laferrière

PAYS SANS CHAPEAU

Dany Laferrière

Zulma, 288 pages, 9,95 euros

Publié à quatre reprises depuis 1996, au Québec et en France, *Pays sans chapeau* de Dany Laferrière, reparait ces jours-ci chez Zulma. Le titre fait référence au nom donné par les Haïtiens au pays des morts car on n'enterre pas les défunts avec leur chapeau. Laferrière y revient sous les traits de Vieux Os, de retour au pays natal, à Petit-Goâve, la ville de son enfance, après avoir quitté très jeune une dictature cruelle. Le romancier franchit avec aisance les cloisons du temps, à base de matériau prélevé à vif sur le territoire du passé. Dans ce livre sur la nostalgie et sur l'écart entre ceux qui restent et ceux qui sont partis, l'auteur brosse un tableau saisissant de son île et de ses habitants, dont sa mère. Dany Laferrière a écrit ce roman, qui est aussi un journal intime et une chronique quotidienne, lors de son retour en Haïti, en 1996. ●

M. S.



LITTÉRATURE

Toutes les aventures sont au coin du roman

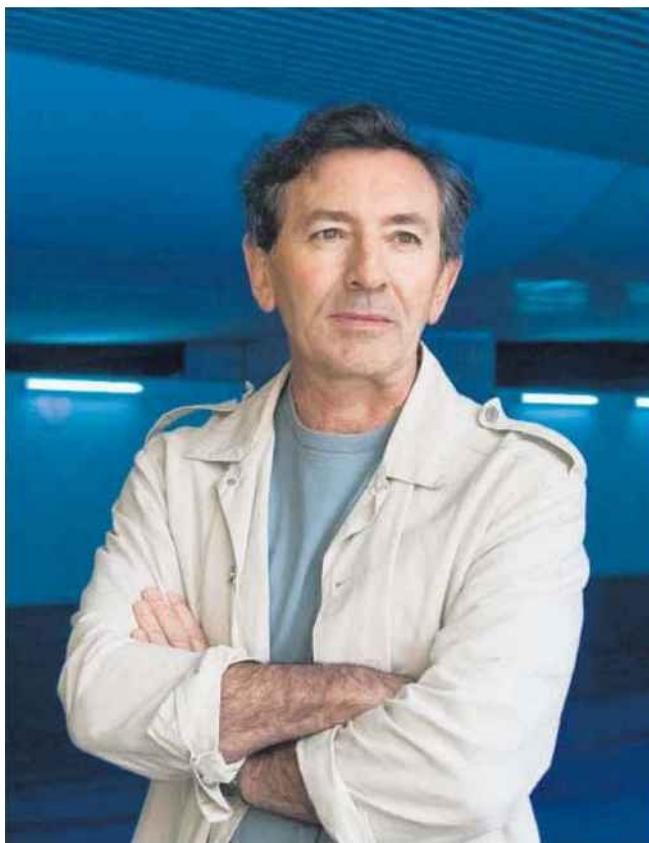
Dans *Île du point Nêmo*, Jean-Marie Blas de Roblès, qui n'a pas froid aux yeux, brasse avec humour une infinité de formes littéraires non sans une belle audace imaginative.

L'ÎLE DU POINT NÊMO,
Jean-Marie Blas de Roblès.
Zulma, 458 pages, 22,50 euros.

Dès les premières lignes, le roman de Jean-Marie Blas de Roblès (prix Médicis en 2008 pour *Là où les tigres sont chez eux*, Zulma) donne le ton. Il s'agit, au cœur d'un récit agité de mille soubresauts, d'une tentative subversive de récapitulation de l'histoire de la littérature. Cela s'ouvre sur la description de la bataille de Gaugamèles, où s'affrontèrent les troupes d'Alexandre le Grand et celles de Darius. Le lecteur comprend vite que ce sont des soldats de plomb manipulés dans le texte par l'un des héros du livre, Martial Canterel, dandy opiomane qui tient à la fois d'un personnage de Raymond Roussel et du des Esseintes d'Huysmans. Jean-Marie Blas de Roblès, multipliant les ruses de l'énonciation, n'a de cesse de mettre en regard des zones de défi où les pratiques d'écriture se provoquent réciproquement. Canterel est bientôt rejoint par John Shylock Holmes (qui n'a hérité de cette lignée illustre « qu'un humour douteux et un sens aigu de l'expertise ») et son majordome, Grimod de la Reynière. Le roman d'aventure reprend ici du service : une pierre précieuse a été volée à Lady MacRae, trois pieds droits de peintures différentes, chaussés de basket de la marque Anankè (le destin, la nécessité, en grec) ont été sciés de façon analogue sur des cadavres.

L'auteur nous promène sur presque tous les continents, jusqu'à bord de l'Orient Express, cher à Agatha Christie. On parcourt la Russie où s'opposent deux sectes radicales, les Hussards voltairiens et les Créationnistes, dont l'étendard n'est autre que la Sainte-Chemise de la Vierge, « relique qui reléguait le Saint-Suaire de Turin au rang d'un vulgaire torchon de cuisine ». On s'envole en dirigeable comme chez Jules Verne ou on s'embarque sur un bateau qui vole, le *Tolstoï 1239* (nombre de pages de la version courte de *Guerre et Paix*)...

Un tel récit ne peut être linéaire. Jean-Marie Blas de Roblès, tout à la passion dévorante de la littérature, change de style comme de chemise. Il va jusqu'à pasticher en trois lignes les nouvelles de Félix Fénéon. Il multiplie à l'envi les histoires parallèles.



JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS MULTIPLIE À L'ENVI LES HISTOIRES PARALLÈLES ET NOUS INVITE À UN TOUR DU MONDE EN 458 PAGES. PHOTO DR

Il nous fait faire le tour du monde en 458 pages sans oublier la Caraïbe du XIX^e siècle, dans les manufactures de tabac de La Havane, où l'on occupait déjà l'imagination des ouvriers en leur lisant à haute voix des coupures de presse et des romans. Bien sûr, au milieu de toutes ces histoires, l'auteur est toujours présent par des commentaires, des réflexions personnelles, de délirantes spéculations et des adresses au lecteur. Par exemple : « Acculé, Holmes raconta. Nous résumons, pour éviter les longueurs et les enjolivures dont le nombre de single malt, il serait malhonnête de ne pas le mentionner, entacha la clarté de son récit. » L'humour est constant.

Littérature populaire, conte de fées (il y a même une Belle au bois dormant !) ou conte philosophique,

science-fiction, etc., sont mis à contribution. L'érudition semble perpétuelle, les centres d'intérêt sans fond : anatomie, géographie, sciences exactes, littérature bien sûr. La fantaisie brasse toutes les disciplines, l'auteur jouant à inventer sans fin des choses : un fusil qui tire en arrière, une névrose limitée géographiquement, de faux lecteurs autour de faux libraires, un homme dont le tatouage suit la ramification des veines, un vagin antiviol...

Île du point Nêmo s'avance sous l'aspect d'un vaste roman contemporain qui tient compte de grands pans de l'histoire du genre, qui redonne à l'imagination ses lettres de noblesse et s'éloigne avec gourmandise des petites intrigues dont la littérature actuelle se nourrit trop volontiers.

MURIEL STEINMETZ



Culture & Savoirs



À la faveur de l'imaginaire vaudou, l'auteur transmet une formidable pulsion de vie. Winter/The New York Times-Redux-Réa

ROMAN

La tempête fait rage autour d'Haïti

La parution d'un inédit de Jacques Stephen Alexis, assassiné en 1961 par les tueurs de Duvalier, et qui prônait un « réalisme merveilleux haïtien ».



L'ÉTOILE ABSINTHE

Jacques Stephen Alexis

Éditions Zulma, 160 pages, 17,50 euros

Cet inédit de Jacques Stephen Alexis (1922-1961) paraît sous la forme d'un manuscrit inachevé. Il y passe le souffle du grand romancier haïtien aux trois irréfutables chefs-d'œuvre : *Compère Général Soleil* (1955), *les Arbres musiciens* (1957) et *l'Espace d'un cillement* (1959), publiés par Gallimard. Jacques Stephen Alexis, descendant de Jean-Jacques Des-salines, père de l'indépendance d'Haïti, fut l'ami d'Aragon et de Breton, fonda sur l'île un journal d'opposition, *la Ruche*, devenu cheval de bataille lors de la révolution de 1946. Dix ans plus tard, il participait au premier Congrès des écrivains et artistes noirs à la Sorbonne, organisé à l'initiative d'Alioune Diop et de *Présence africaine*. Communiste fervent, cet opposant farouche à la dictature de François Duvalier voyagea de par le monde, rencontrant notamment Khrouchtchev, Hô Chi Minh, Mao et fut proche de Che Guevara. À son retour à Haïti, il fut assassiné par les tueurs de Duvalier au terme d'une tentative d'insurrection. *L'Étoile Absinthe* met en scène les aventures d'Églantine, alias Nina Estrellita, jeune prostituée cubaine déjà vue dans *l'Espace d'un cillement*.

Langueurs multiples de sensualisme concret

Cette femme à poigne veut tirer un trait sur son passé de bordel, tout en tentant d'oublier l'homme dont le seul nom, parfois encore, « *l'emplit comme une exigence de chaque parcelle de son corps* ». Il n'est pas facile de renoncer à cet amour qui l'obsède. On assiste alors aux langueurs multiples, magnifiques de sensualisme concret, qui assaillent Églantine (« *débandade des muscles* », « *fléchis-*

sement des nerfs », « *bouquet de sensations troubles irradiant toute la zone sacrée* », « *ça se passe dans la croupe, dans la tête, le gésier, les seins* »). Toute la panoplie médicale à l'écoute du corps féminin est ainsi mise en œuvre (l'auteur était médecin, spécialisé en neurologie). Églantine retrouve peu à peu ses esprits et se lance dans le commerce du sel avec Célié Chéry, autre fille de sa trempe. Elles décident d'affréter un navire, avec capitaine et matelots, et exigent de prendre la mer sans plus tarder, quand bien même s'annonce une tempête de tous les diables.

Une langue vivante violemment poétique

Dans le second chapitre, le vent va d'« *une toux atmosphérique* » à « *un carabiné* » de cumulus « *à la suite funèbre* », avec « *chevaux d'Apocalypse* » hennissant. Ces pages-là, où « *les yeux délavés* » des personnages « *vivent une extravagante aventure visuelle* » s'ancrent durablement dans la mémoire.

L'écriture de Jacques Stephen Alexis, dans une langue vivante violemment poétique, enfourche les vents avec une densité proprement baroque. On dirait que les mots en avalanche viennent se fracasser sur le brisant de pages tournées à toute allure par le lecteur éperdu. Le récit en son entier baigne dans le « *réalisme merveilleux haïtien* » que l'auteur appelait de ses vœux. C'est un constant phrasé bouillonnant qui clame, à la faveur de l'imaginaire vaudou, une formidable pulsion de vie. Au cours de la procession redoutable des morts et des vivants, le verbe est zébré par le vol affolé des « *sternes au plumage nègre* » et des goélands « *ivoirins* », au milieu desquels bondissent des « *exocets bleus rendus fous* » retombant parmi des « *lagratelles* » (méduses) glaireuses aux cheveux de noyées. La tempête est la métaphore de la violence politique dans l'île. ●

MURIEL STEINMETZ

SORTI DE PRISON
EN 1946, SON DIPLÔME
DE DOCTEUR EN
MÉDECINE EN POCHE,
JACQUES STEPHEN
ALEXIS EST CONTRAINT
À L'EXIL ET PART
POUR PARIS.



Culture & Savoirs



La déforestation narrée par Bibhouthi Bhoushan Banerji reste une question cruellement d'actualité. Ami Vitale/Panos-Réa

LITTÉRATURE

Un roman écologique écrit dans l'Inde des années 1930

On réédite *De la forêt*, de Banerji, qui inspira le cinéaste Satyajit Ray et qui explore avec amour un monde sauvage, l'existence tragique des paysans et la nature mutilée.

DE LA FORÊT

Bibhouthi Bhoushan Banerji, traduit du bengali (Inde)
et présenté par France Bhattacharya
Editions Zulma, 299 pages, 22 euros

Ce roman a été écrit entre 1937 et 1939 par l'auteur de *Pather Panchali*, connu en français sous le titre *La Complainte du sentier*. En 1950, Satyajit Ray en fit un film qui lui valut une renommée mondiale.

Bibhouthi Bhoushan Banerji (1894-1950) est aujourd'hui salué comme l'un des grands écrivains bengalis du XX^e siècle. *De la forêt*, grand récit écologique, est largement autobiographique. Né dans l'ouest du Bengale, Banerji grandit au sein d'une famille de brahmanes désargentés. Son père va de village en village réciter le *Ramayana* et le *Mahabharata*, les deux grandes épopées sanskrites de la mythologie hindoue. Orphelin à 17 ans, contraint d'interrompre ses études de philosophie, le jeune homme quitte définitivement la ville à la mort de sa mère, pour devenir instituteur à la campagne. Il obtient un poste de régisseur adjoint dans un vaste domaine forestier dans le Bihar (nord-est de l'Inde), non loin des contreforts de l'Himalaya.

Trois ans de « solitude boisée »

Dans *De la forêt*, il narre l'existence d'un chômeur de Calcutta, pauvre mais éduqué, devenu l'administrateur respecté (on le surnomme « manager Babu ») qui distribue à des fermiers sans le sou de vastes espaces en friche. Il collecte les taxes, rend la justice, tranche les litiges. Il parcourt à cheval d'immenses étendues boisées. Habitué à la grande ville, plutôt mondain et raffiné, ayant fréquenté bibliothèques, théâtres et cinémas, il se heurte à la réalité de la jungle inhospitalière. Il tombe

sous le charme de cette « solitude boisée », exubérante et rude, faite de tamaris sauvages, de savane d'herbes de kans, de jujubiers en rangs serrés, d'acacias, d'épineux et de cours d'eau cachés. La faune l'exalte : buffles sauvages, antilopes graciles, tigres, ours, serpents... Il côtoie des êtres miséreux, nourris toute l'année de farine de lentilles ou de maïs. Le riz est un luxe. Cela donne des dizaines de portraits brossés en deux ou trois signes distinctifs : la femme pauvre et sa

ribambelle d'enfants affamés, l'adolescent qui semble « un Krishna du théâtre populaire », les ascètes immobiles au chignon emmêlé, le gardien qui rêve de posséder une casserole en métal, le brahmane dont les richesses tiennent dans un petit sac, la veuve hors caste parce que fille d'une chanteuse, l'usurier ruiné par sa générosité... Le charme envoûtant des grands espaces, la touchante humilité des habitants, le mystère entêtant des nuits de pleine lune agit à la longue sur le héros, qui passe là trois années qui le marqueront à jamais.

Des anecdotes parlantes peuplent ce texte inclassable. Il y a par exemple ce jour de la mi-avril où, en pleine canicule, sous un ciel de cuivre figé, le jeune homme surprend des serpents de toutes tailles et des buffles sauvages venus s'abreuver de concert dans la même mare. Le narrateur finira par haïr son emploi, qui consiste à défricher la forêt, fonder des villages et exploiter des terres demeurées vierges des siècles durant. Au bout de trois ans, « l'ancienne forêt avait complètement disparu. La nature qui, dans la solitude et le secret, avait depuis si longtemps fabriqué ces frondaisons, ces plantes grimpanes et ces arbustes, ce lieu de rêve, avait vu tout couper sans merci ». À la place poussent des bidonvilles. L'expérience de la forêt marquera de son sceau l'auteur de ce texte admirable, d'une si vibrante actualité. ●

M. S.

LA COUVERTURE DU LIVRE A ÉTÉ CONÇUE À PARTIR D'UNE CRÉATION DE ROSHNI VYAM, DE L'ETHNIE GOND, ISSUE DU MADHYA PRADESH, AU CENTRE DE L'INDE.



SPÉCIAL HAÏTI

Depestre et sa machine à coudre le texte

Le maître haïtien, reprenant enfin un livre abandonné à plusieurs reprises, mêle sa vie à celle d'Haïti au début de la dictature de Papa Doc et rend hommage à sa propre mère.

POPA SINGER, de René Depestre.

Éditions Zulma, 150 pages, 16,50 euros

René Depestre (89 ans) obtenait le prix Renaudot en 1988 pour *Hadriana dans tous mes rêves* (Gallimard). Après maints ouvrages, depuis son village de l'Aude, où il s'installait il y a trente ans, il revient avec *Popa Singer*, un hommage à sa mère, qui a élevé seule ses cinq enfants grâce à sa machine à coudre Singer. « *C'est grâce à la Singer, écrit-il, que les intelligentsias du tiers-monde se sont construites.* » Cet outil peut « *dompter les tigres, charmer les serpents, braver le paludisme et les cyclones* ».

Le roman, maintes fois abandonné, souvent remis sur le métier, met en scène le « *retour au bercail natal* », en 1958, de Richard Denizan (double vraisemblable de l'auteur), lorsque s'ouvre le pouvoir tyrannique de Duvalier, dit Papa Doc. Richard, ami d'enfance du « *führer noir* » est approché par celui-ci, qui prône le « *pannoirisme intégriste* » et préconise « *une grande nation aile de corbeau* », « *nettoyée de*

toute impureté blanche » et de toute « *flétrissure mulâtre* » grâce au « *Front national vaudou du salut* ». Le poète oppose un refus catégorique à ses appels du pied, après avoir rencontré clandestinement le secrétaire du Parti communiste haïtien.

« **L'exil est parfois un bon métier** »

Popa Singer s'avance comme une fresque sans pitié sur la dictature en cours et son programme de « *zombification* » de l'île où Toussaint Louverture inventa la liberté noire. Notre héros subit évidemment menaces et tracasseries policières, ainsi qu'une véritable « *battue* » dans sa bibliothèque en quête d'ouvrages « *suspects* ». Les dialogues entre miliciens illustrent l'insondable bêtise et l'humour involontaire du discours répressif : *Le Rouge et le Noir ? mon capitaine. – De la substance explosive, caporal Milord, à embarquer ! Le Petit Chaperon rouge ? – Un agitateur qui affiche des idées bolcheviques à son chapeau de paille. Au panier à salade ! Le Revolver à cheveux blancs ? mon capitaine. – Un Browning déguisé en vieillard reste un pistolet automatique.* Dans un récit mené tambour battant, Depestre retrace la chronologie de ces années dures entre toutes pour le peuple d'Haïti qui en



OCTOBRE 2015, L'AUTEUR HAÏTIEN DEVANT SON ALBUM DE SOUVENIRS. PHOTO NEMO PERIER STEFANOVITCH/OPALE/LEEMAGE

connaîtra, hélas, bien d'autres. Comme toujours, il invente sa propre langue dans l'idiome français, le crée étant sans cesse en embuscade pour contrarier la norme académique. Sa phrase tourmentée est volontiers sismique avec des éclats d'ironie paradoxale : « *L'exil est parfois un bon métier.* » René Depestre détourne en effet la langue de l'ancien colonisateur pour la sortir brutalement de son lit.

Il insiste sur l'importance de la rumeur, nommée là-bas « *télédyol* », ce « *média du bouche à oreille* » qui, « *sur un mode hallucinatoire sert de support oral au surplace existentiel où tourne sur elle-même la tragédie sans fin des Haïtiens* ». Le texte fait la navette entre le grotesque du « *SS nazi des*

René Depestre détourne la langue de l'ancien colonisateur pour la sortir brutalement de son lit.

se vit confisquer en 1945, par l'un des pré-décesseurs de Duvalier, le numéro de la *Ruche* - hebdomadaire qu'il a fondé - consacré à l'auteur de *Nadja*. *Popa Singer* est un récit autobiographique éminemment singulier, inscrit en relief dans l'histoire tragique

tropiques » et la « *maman-bobine de fil* » qui « *alimente en brins de toute beauté la machine Singer* ».

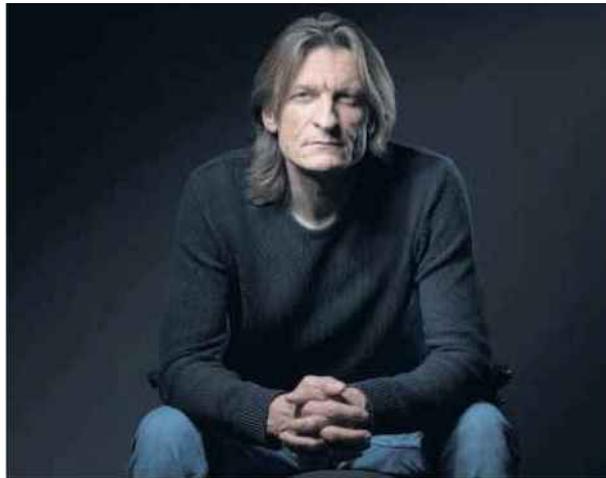
Une transe frénétique

Le lecteur assiste de la sorte aux morceaux de bravoure du réel repris d'un pays comparé à un « *hapax historique* ». Depestre soulève le couvercle de la marmite nous permettant ainsi de humer des images surréalistes, lui qui, ami de Breton,

d'Haïti et composé en une langue truculente d'écorché vif à jamais.

Le roman s'achève sur une scène de possession, *Popa Singer*, chevauchée par un loa (esprit surnaturel) en proie à une transe frénétique, prédit à son fils dans un élan prophétique qu'il va s'engager aux côtés de Che Guevara : « *Une fois sur le sol cubain, adhère corps et âme au M26-7 des frères Castro Ruz.* » Le dernier chapitre intitulé « *Mode d'emploi* » revient sur ce livre « *resté de longues années dans les ténèbres d'un tiroir* » parce que, nous dit Depestre, « *écrit dans la tradition du réel-merveilleux haïtien, sans clefs de lecture, il était impubliable* ». Il lui manquait « *le code de l'imaginaire composite des Haïtiens* » : êtres humains, animaux, végétaux, phénomènes naturels (« *rivières, mers, cyclones* ») et « *phénomènes surnaturels* » mêlés en un grand tout tonitruant.

MURIEL STEINMETZ



MARCUS MALTE, PRIX FEMINA 2016 AVEC LE GARÇON. PHOTO JOEL SAGET/AFP

ROMAN

L'odyssée infiniment éloquente d'un être sans voix

Marcus Malte donne corps à l'intégration d'un enfant sauvage, qui finira par fuir l'ensauvagement de la société dite « civilisée »

LE GARÇON,
de Marcus Malte. Éditions Zulma,
544 pages, 23,50 euros.

Marcus Malte (48 ans) a remporté le prix Femina avec *Le Garçon*. Il a obtenu sept voix contre trois pour Nathacha Appanah et son *Tropique de la violence*. Auteur de polars, féru de jazz, homme du Sud volontiers taiseux, il s'est lancé dans une œuvre épique ambitieuse qui brasse trente années de l'existence d'un héros peu ordinaire, puisqu'il s'agit – du moins au début – d'un enfant sauvage qui ne dit mot, comme n'étant pas encore né. On guette une phrase, voire un son articulé par cet être sans voix, sans identité connue, qui ne se sait même pas « issu du ventre de sa mère ». Va-nu-pieds, il erre dans les campagnes arides du sud de la France. Recueilli par des villageois, il devient homme à tout faire. Il défriche, laboure, retourne la terre. « *Sa soif d'apprendre est immense.* » Chassé du village, le voici embauché comme saltimbanque par Brabeck, surnommé « l'ogre des Carpates », sorte de Zampano français solitaire et douloureux. À la mort de l'ogre, le jeune apprenti sans langue se voit hébergé,

choyé, aimé par une famille plutôt bourgeoise qui se met en tête de lui inculquer les bonnes manières et la musique. Au sein de ce cocon, il découvre en toute innocence le désir brut avec la fille de son bienfaiteur, laquelle en redemande. C'est ensuite la boucherie de 1914-18. Le garçon combat et se tait. Un caporal sur le champ de bataille a un bras arraché (à l'instar de Blaise Cendrars, dont Marcus Malte dit s'être inspiré). Après maintes péripéties comme autant d'épreuves de passage, le garçon fuit

l'ensauvagement volontaire des hommes en société.

On est surpris par l'effet de montage dans le récit, lorsque certains brefs chapitres résument une année. 1908, par exemple, avec ses données historiques (fondation des Camelots du roi; mise en service de la ligne 4 du métro; production et consommation automobile de masse inaugurée par Ford, qui « sera récompensé, trente ans plus tard, pour son soutien spirituel et financier au III^e Reich... »), ou encore par le chapitre où est déclinée, sur douze pages, la liste des légionnaires du premier régiment étranger tombé au front pour la France. ●

MURIEL STEINMETZ



SPÉCIAL LIVRE PARIS

« En prison, j'ai compris le sens de la tristesse du survivant »

La Corée du Sud est cette année l'invitée d'honneur du salon du livre rebaptisé Livre Paris. Le grand écrivain Hwang Sok-yong évoque son art et son engagement démocratique. Connu pour ses prises de position politiques en faveur de ceux qui souffrent, il explore la psychologie du peuple.

Hwang Sok-yong (né en Mandchourie en 1943), que le prix Nobel japonais de littérature Kenzaburo Oé estime être « sans conteste, le meilleur ambassadeur de la littérature asiatique », répond à nos questions par courriel.

Votre œuvre est réputée explorer la réalité sociale de votre pays...

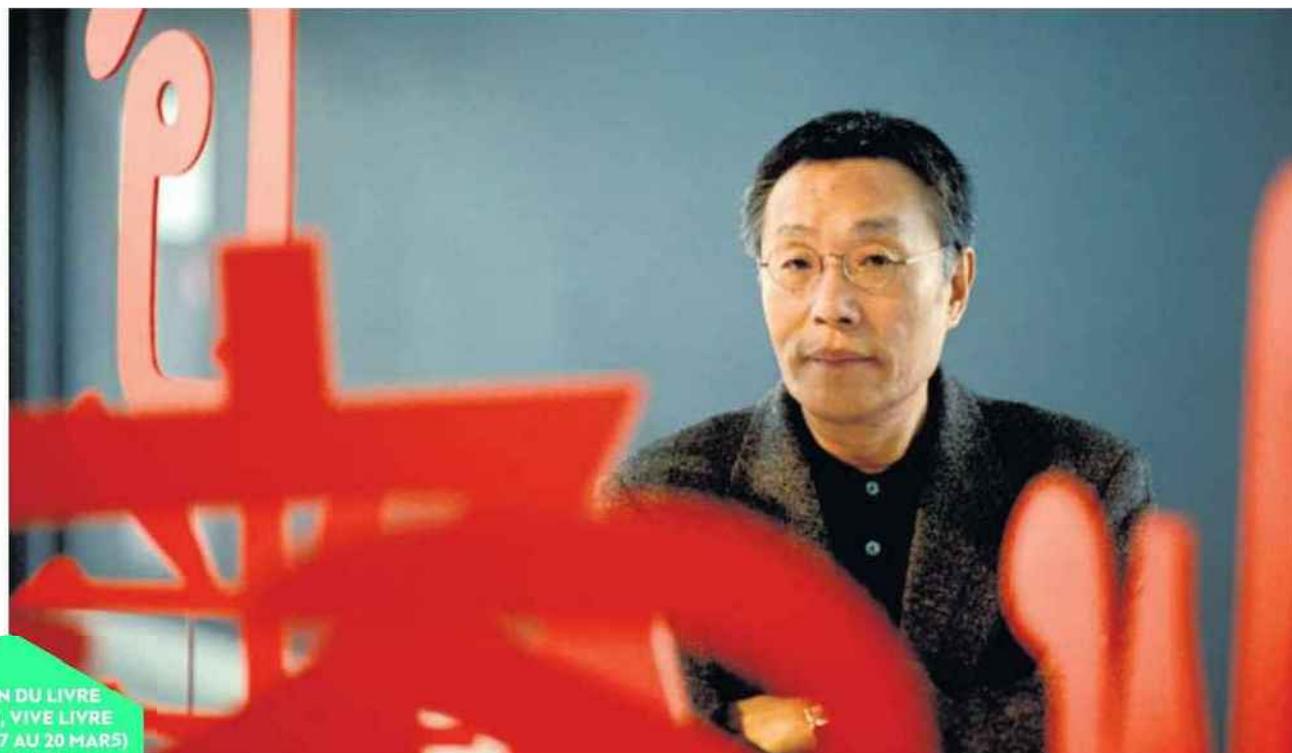
HWANG SOK-YONG Mes premiers livres datent de la période de modernisation, sous le règne de dictateurs misant tout sur le développement. La démocratisation devrait être la clé de voûte de la modernisation, dont la nature est altérée par la dictature. Je me suis alors attaché à décrire la réalité du monde à la manière occidentale du « réalisme ». Par la suite, j'ai parlé de ma propre voix.

Vous avez eu de sérieux ennuis avec ce régime...

HWANG SOK-YONG Je suis écrivain. Cela signifie qu'il faut se battre pour la liberté d'expression

et la liberté tout court. C'est au cours des combats que j'ai menés comme écrivain que je suis devenu partisan de la démocratie. Kenzaburo Oé et Jean-Marie Gustave Le Clézio m'ont dit qu'ils m'enviaient d'être né dans un pays riche de vrais sujets narratifs. J'ai répondu que j'enviais leur liberté.

Je suis devenu plus radical lors du soulèvement démocratique. Pendant les quinze années d'exil et de prison qui ont suivi mon voyage au Nord, je n'ai pu écrire. J'ai perçu l'évolution du monde à Berlin et à New York. J'ai fait cinq ans de prison. Pour pouvoir peler légumes et fruits, il faut forger un couteau à l'insu des geôliers, trouver un morceau de fer ou en demander un au détenu chargé de l'entretien. Si on en dénicher un, on le cachera dans une semelle, on le limera des jours et des jours pour en tirer une lame dissimulée ensuite dans une bible ou sous les lattes du plancher. Prisonnier politique, isolé, on n'a jamais l'occasion de parler, sauf avec les gardiens. On oublie les mots. Il m'a fallu dix jours pour retrouver le nom d'Antigone.



LE SALON DU LIVRE EST MORT, VIVE LIVRE PARIS (DU 17 AU 20 MARS) À LA PORTE DE VERSAILLES. SONT AUSSI CONVIÉES BRAZZAVILLE, POINTE-NOIRE (CONGO) ET CONSTANTINE (ALGÉRIE).

POUR L'AUTEUR, ÊTRE ÉCRIVAIN « SIGNIFIE QU'IL FAUT SE BATTRE POUR LA LIBERTÉ D'EXPRESSION ET LA LIBERTÉ TOUT COURT. C'EST AU COURS DES COMBATS QUE J'AI MENÉS COMME ÉCRIVAIN QUE JE SUIS DEVENU PARTISAN DE LA DÉMOCRATIE ». PHOTO EFFIGIE/LEEMAGE

Je me suis rendu compte que lire en prison a des inconvénients. Il faut pouvoir communiquer avec les autres, parler de ce qu'on a lu. Si c'est impossible, la lecture reste abstraite, déconnectée de la réalité. J'ai déserté la lecture. Je me suis rapproché des autres, droits communs, voleurs, etc. Je rigolais avec eux. Difficile, à la sortie, de se réadapter au monde. En prison, j'ai compris le vrai sens de la tristesse du survivant, dont parle Brecht.

Qu'en est-il de cette démocratie qui implique le capitalisme à marche forcée ?

HWANG SOK-YONG La Corée est encore partagée en deux. Le Sud a été soumis aux changements dictés par les pays occidentaux. Gérer la diversité d'opinion, s'occuper des laissés-pour-compte n'a, bien entendu, pas été le souci des dictateurs. Le pouvoir des capitaux s'est renforcé, le taux de

suicide est un des plus élevés au monde. Dans *Toutes les choses de notre vie*, par exemple, j'interroge le capitalisme, mais plus encore la relation des hommes avec les objets. Ce roman relève d'une tentative de refléter la réalité en réutilisant des modes narratifs traditionnels.

Dans *l'Invité*, j'ai recours à la forme du rite chamanique pour raconter la tragédie de la guerre en Corée. *Shim Chong, fille vendue* emprunte beaucoup au pansori (chant épique coréen - NDLR) pour décrire le passé récent de l'Asie de l'Est. *Princesse Bari* évoque la migration des travailleurs, en prenant appui sur un conte. C'est dans *Toutes les choses de notre vie* que je fais revivre les tokebi, lutins de notre imaginaire collectif. C'est après avoir vu les images désolantes de la catastrophe de Fukushima et les scènes d'immolation de notre cheptel à la suite d'une épizootie en Corée que j'ai conçu ce roman.

Vous paraît-il cohérent qu'on puisse voir en vous un cousinage avec des écrivains français tels Zola, Flaubert, Maupassant ?

HWANG SOK-YONG Étudiant, j'avais pour eux beaucoup d'estime. La comparaison trouve ses limites dans le fait qu'il y a entre eux et moi une grande distance, dans le temps et dans l'espace. En Corée, sous la pression impérialiste du XIX^e siècle, la dynastie en place a décliné, provoquant une rupture avec la tradition puis l'acclimatation de la culture occidentale, or ce n'est pas la culture occidentale qui a été introduite, mais une pseudo-culture filtrée par le Japon. Avant de se laisser imposer le roman moderne, la Corée connaissait des formes particulières de littérature. Divers genres populaires étaient florissants. La littérature moderne mondiale s'est constituée en refoulant et en tuant les conteurs autochtones pour faire place aux importateurs de formes eurocentrées. Nous sommes tous des errants à l'ère post-



« En prison, j'ai compris le sens de la tristesse du survivant »

industrielle. Le nomadisme est un code culturel du système capitaliste. Il faut maintenir la position du nomade en remettant l'autochtone au goût du jour. La littérature d'Amérique latine en est le meilleur exemple.

La Corée est historiquement scindée en deux parties. Que pensez-vous de cette situation ?

HWANG SOK-YONG La partition du pays remonte à la libération. Cette séparation a été consolidée par la guerre de Corée, guerre civile et à la fois internationale, puis par la guerre froide. Quand celle-ci a pris fin en 1990, les régimes socialistes des pays de l'Europe de l'Est se sont effondrés. La Corée du Sud et la Corée du Nord ont adhéré à l'ONU en tant que pays séparés, dans la perspective d'une reconnaissance réciproque : que la Russie et la Chine reconnaissent la Corée du Sud, et que les États-Unis et le Japon reconnaissent la Corée du Nord. Si la Russie et la Chine ont effectivement reconnu le Sud en nouant avec lui des relations diplomatiques, les États-Unis et le Japon n'ont pas reconnu le Nord. Déçu, le Nord a entrepris de développer un programme nucléaire en tant que moyen de négociation avec les États-Unis ; l'objectif ultime étant d'assurer la sécurité du régime et d'obtenir un traité de paix qui se substituerait au cessez-le-feu actuel et permettrait d'envisager une réunification pacifique.

Le gouvernement démocratique (de Kim Dae-jung) a proposé une « politique de la main tendue » pour permettre au Nord de s'asseoir à la table de négociations à six (États-Unis, Chine, Japon, Russie, Nord et Sud). Cela revenait à imaginer la possibilité d'une nation fédérale ou d'un État à deux systèmes, avec la paix comme condition préalable. Ces longs pourparlers à six, après avoir abouti à des accords de principe sur la paix, ont été interrompus à cause du non-respect par les États-Unis de ses engagements. Concentrant leur attention sur le Moyen-Orient, les États-Unis ont opté pour une politique attentiste sur la question coréenne, prenant le risque de laisser le nucléaire se développer au Nord, lequel en

est à tester des missiles de longue portée et une bombe H. De son côté, le Japon veut enterrer, avec l'aval des États-Unis, sa Constitution de la paix née après la Deuxième Guerre mondiale. Les États-Unis relancent la guerre froide dans la région. Je participe au forum de la paix lancé par des intellectuels japonais, chinois et coréens.

Vient de paraître en France la *Dénonciation* (Éditions Picquier), signé Bandi, présenté comme un Coréen du Nord.

HWANG SOK-YONG Si la littérature du Sud a gagné la liberté d'expression en combattant la dictature, celle du Nord est largement restée une littérature de propagande. La littérature du Nord peut être divisée en quatre catégories :

les livres sur la propagande du « Grand Leader », ceux qui célèbrent le parti des travailleurs, les romans historiques et les œuvres qui traitent de la vie quotidienne ; ceux-là sont des bouffées d'air pour le peuple du Nord. Je souhaite que le fait pour un écrivain du Nord d'être reconnu au Sud fasse pression sur les autorités nord-coréennes. Avec l'arrivée au pouvoir du gouvernement conservateur au Sud, la rela-

tion intercoréenne est gelée, tout échange est maintenant interdit. Quant à la publication de ce recueil de nouvelles de Bandi (de son nom de plume), la question de savoir si ce livre a été écrit par une organisation d'extrême droite qui soutient les transfuges ou par un Coréen du Nord n'a pas d'importance. Seules comptent les qualités littéraires. Or, le niveau d'écriture de ce livre est tel qu'on ne saurait le qualifier de littéraire et le considérer comme tel dans le monde des lettres.

**ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
MURIEL STEINMETZ
TRADUCTION ASSURÉE PAR
CHOI MIKYUNG**

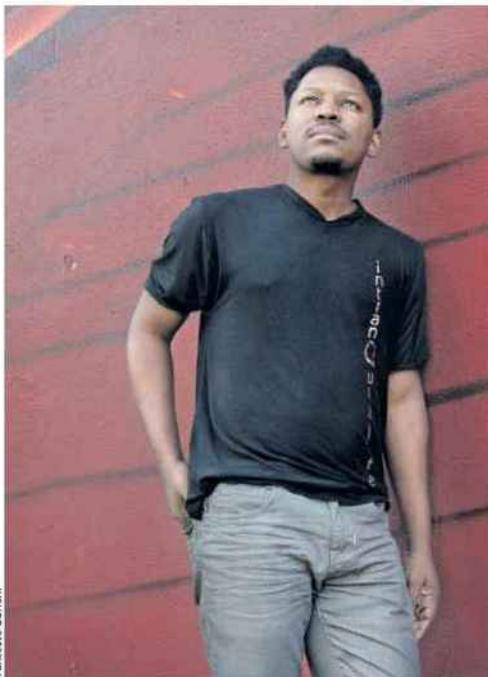
À lire du même auteur, récemment traduit par Jeong Eun-Jin et Jacques Batilliot, *L'étoile du chien qui attend son repas*, Serge Safran Éditeur. Autres romans et nouvelles : *la Route de Sampo*, *l'Ombre des armes*, *le Vieux Jardin*, *Monsieur Han*, *l'Invité*, *les Terres étrangères*, *Shim Chong, fille vendue*, tous parus chez **Zulma**. *Princesse Bari* a été publié par les Éditions Philippe Picquier.



PREMIERS ROMANS PORTRAITS D'AUTEUR 9/12 **Les séries d'été de l'Humanité**

La terre tremble dans le premier roman de James Noël

Poète de naissance déjà fêté, il s'inspire du séisme qu'il a vécu en Haïti pour en dire l'épouvante, tout en magnifiant la grande secousse d'un amour fou au sein du désastre qui, en janvier 2010, frappa l'île, hélas si habituée au malheur.



Francisco Esthoni

Le 12 janvier 2010, quand la terre a tremblé, James Noël était à Port-au-Prince, « dans sa vieille bagnole achetée deux mois plus tôt ». « Je venais de démarrer et je m'attendais à voir ma guimbarde tomber en panne. Mais c'est une panne de terre qui a eu lieu ». Durant trente-cinq secondes, il a « vu le ciel trembler, les poteaux électriques s'agiter comme des herbes ». Très vite, une fois revenu auprès de sa femme et de sa petite fille qui vient de naître, il saisit que « quelques mètres plus loin, on était à l'épicentre de la mort ». 300 000 cadavres.

« J'écris beaucoup, pour me fixer sur la page face à mes chaos intérieurs »

De cette expérience monstre, le jeune poète haïtien âgé de 39 ans a tiré son premier roman, édité chez Zulma. Avec Pascale Monnin à la tête de la somptueuse revue *IntranQu'illités* – dont la version en ligne est hébergée par Mediapart –, James Noël n'a pourtant pas l'impression d'écrire « un roman pour la première fois ». « Dans mes poèmes, nous dit-il, il y a toujours une trame, une narration souterraine, un personnage qu'on n'attend pas nécessai-



rement chez un poète. » Dans son recueil *Sang visible du vitrier* (Points, 2015), par exemple, le lecteur a pu suivre le personnage du titre de poème en poème. Lauréat de la Villa Médicis, où il a séjourné un an, James Noël, par ailleurs tout juste adoubé chevalier des arts et lettres, est un écrivain prolifique. Déjà seize livres. « *J'écris beaucoup, pour me fixer sur la page face à mes chaos intérieurs.* »

Il n'épargne pas « le gouvernement haïtien, qui a du mal à sortir de sa torpeur et de sa corruption »

Avec *Belle merveille* (cette exclamation quasi créole lancée devant toute chose extraordinaire), il a réussi un « roman de secousse », dont « les pages tremblent sans distance avec celui qui les pagine ». Il a imaginé que Bernard, survivant de la catastrophe, rencontre Amore, « belle tigresse de frangipane », jeune Napolitaine bénévole dans une ONG. Entre eux, c'est le coup de foudre magnitude 7 sur l'échelle de Richter. « *Le Goudougoudou (c'est le nom donné là-bas au séisme), c'est aussi le tremblement de terre de l'amour.* » En 2010, « devant ce malheur de grande magnitude, le poète en moi était tombé en enfance ». Des décombres de son crâne sort un premier livre, un album jeunesse illustré par Pascale Monnin, *la Fleur de Guernica* (Vents d'ailleurs, 2010), conçu pour se délivrer de « toutes les répliques ».

Son roman procède donc par secousses et syncopes. « *Le son du tremblement de terre s'est imposé à moi. C'est un*

son hors temps, d'outre-monde. Cela m'a travaillé durant l'écriture tout comme la musique des corps, l'amour et la mort. Je pensais à cet aller-retour entre l'imaginaire des esprits vaudous, outranciers, paillard, qui viennent de la mort et qui parlent de sexe avec emphase. Cela m'a servi de trame pour structurer musicalement le texte. » L'auteur, au passage, épingle les ONG et certains types d'humanitaires et pointe aussi du doigt « le scandale du choléra, maladie importée après la catastrophe par les casques bleus des Nations unies, qui, censés dispenser aide et paix, sont venus avec la mort, sous l'espèce d'un fléau tout à fait étranger à Haïti ». Il n'épargne pas non plus « le gouvernement haïtien, lequel a du mal à sortir de sa torpeur et de sa corruption ».

James Noël est d'une fratrie de sept enfants. Sa mère est enseignante itinérante. « *J'ai connu une quinzaine d'écoles au total et tellement de voyages que cela marque un peu ma cadence, mon instabilité créatrice.* » À la maison on lit peu, sauf la Bible et de gros dictionnaires. « *Je me souviens d'avoir, dès sept ans, souligné en rouge des passages du Cantique des cantiques.* » La mère, croyante, aimante, désire l'excellence pour ses petits. Le père a toujours été absent. « *Une nuit, j'ai dit à ma mère : "Ce soir, je vais devenir écrivain." Elle a répondu : "C'est extraordinaire ! On va attendre que les autres aillent se coucher." « J'ai passé la nuit à remplir des pages et des pages, qu'elle a lues au réveil et qu'elle a adorées. Je dis souvent que je suis un poète né entre les cuisses de sa mère, car elle m'a couvé du regard.* » ■

MURIEL STEINMETZ

“ Sur le tarmac

En ce temps-là, j'étais un être désaccordé. Tellement désaccordé que je ne savais plus quel jour on était, ni quel mois, quelle année ou l'année de quel mois. On est où là ? « *Dans le grand bordel du siècle. Tes couilles n'ont pas sonné le glas de toutes les cloches, salaud...* » me dit un inconnu rencontré sur le tarmac de l'aéroport Toussaint-Louverture. Un inconnu, avec sa moustache portée comme une noire sentence, une vérité implacable. Je ne connais pas cet homme. Pourquoi m'a-t-il insulté alors que je m'adressais une simple question à moi-même, histoire de me situer, ou pour entendre résonner ma voix dans le flou. On est où là ?

Le ciel de l'aéroport Toussaint-Louverture est raturé d'avions. Ça fait un mois et des poussières que des engins atterrissent et repartent sans répit. Comme ces appareils proviennent des quatre coins du monde pour apporter de l'aide à des millions de sinistrés, ça provoque un mixage de bruits, de grondements issus des décollages en douce et des atterrissages parfois forcés, un foisonnement de sons mêlé au va-et-vient des voyageurs qui arrivent d'un pôle à l'autre de l'univers,



BELLE MERVEILLE
James Noël
Zulma,
150 pages,
16,50 euros

une avalanche sonore qui monte du fond de l'air : « *Le grand concert des nations.* »

Une chose est sûre, je ne savais plus quel jour on était, ni quel mois, quelle année ou l'année de quel mois. Les mauvaises langues disaient que je perdais mon almanach, les valets répondaient que je perdais la carte. Déjà sept ans ! L'espace d'un battement d'aile de papillon oublié dans la mémoire et qui fait des chuintements dans l'oreille. Putain de sept ans ! Le temps prend la poudre d'escampette. Le temps disséminé dans une empreinte d'aile de bestiole écrasée dans l'almanach.

La grande secousse, le gourmand, le glouton goudougoudou a dû tout mélanger en moi, je me confonds, je pleure, alors que dans la cité, ce n'est pas bien vu un homme qui pleure. Je pleure pour rien, je gueule pour rien. Comme un chien, j'aboie pour rien. Le contraste en même temps, c'est que je bande, je bande pour rien dans cet aéroport. Personnellement, je ne voulais pas voyager, mon sexe semblait porter cette envie, sans moi, depuis des lunes. Grandeur et misère du corps qui vibre orageusement dans le chaos. ■



ROMAN

Un pays jamais nommé mais très reconnaissable

Le récit d'une enfance et d'une jeunesse vécues au fil de l'Histoire, décevante et cruelle, pourtant hantée par trois figures berbères lumineuses.

LE LIVRE D'AMRAY

Yahia Belaskri

Zulma, 142 pages, 16,50 euros

Dans ce roman, celui qui dit je est d'abord un enfant au regard innocent, grandi pauvre dans « l'amour inconditionnel de sa mère, un amour sans mot ». Le récit, de facture complexe, revêt l'allure d'un chant ardent en l'honneur d'une terre jamais nommée. *Le Livre d'Amray*, impressionniste, mélancolique, d'une écriture concise, semé de vers de poètes, algériens entre autres, encadré par les figures des deux parents, suit de loin la chronologie historique. Le père, paysan des hauts plateaux, a fait toutes les guerres, dont deux mondiales. La mère, « simple paysanne devenue citadine », mariée à 13 ans à un homme de 60, s'est vue vieillir avant l'âge par la vie qu'elle « a eue ». Autant de pages poignantes quand le narrateur, comme l'auteur, choisit l'exil à l'étranger durant les années noires. Revenu voir sa mère, il l'entend lui dire ceci : « Rentre chez toi. Ici, ils tuent. Il n'y a plus de miséricorde. »

Aucune date ne permet de situer l'action

Celui qui dit je est élevé espadrilles aux pieds dans un quartier pauvre d'une ville dont le nom est tu. Il est le premier de la famille à suivre des études. Sans le sou, il vole des livres. Il a de bons copains, dont un fils de rabbin. Les juifs, après la décolonisation, disparaissent sans crier gare, quittant le pays pour on ne sait où. Il y a aussi Oc-

tavia, son amour d'enfance, elle aussi bientôt sur le départ et dont l'absence sera insupportable. Elle hante ces pages. Il dit : « Elle est mon utopie et le roman que j'écris. »

Le Livre d'Amray nous amène ensuite dans l'Algérie de l'indépendance, loin de la guerre qui « s'est essuyé les pieds sur mon enfance ». Cette Algérie-là s'achemine lentement vers le pire, tandis que s'éveille la conscience politique du narrateur. Les ambitions sont systématiquement détruites, les rêves fracassés et les étudiants ne sont plus qu'« affidés au seul parti existant ». Le narrateur fait du théâtre, arpente les villages avec des éléments de décor sur le dos et, poursuivi par la police, fustige le parti unique. Diplôme en poche, il dégote un travail dans « une entreprise dont la production ne se vend pas ». Dans une autre, c'est pareil. Personnel pléthorique, gestion déplorable. Son profil inquiète. Le récit s'oriente vers l'exil après ces années où il a été « enlisé dans la médiocrité » sous les menaces qui se précisent. La pénurie sévit et il faut bientôt déclarer « quel lieu de culte on fréquente ».

Aucune date ne permet de situer l'action. On est dans une Algérie concrète, certes, mais élégiaque, épique, terre de violences sans fin recommencées. Trois figures berbères majeures ordonnent le rythme de la prose : la Kahina, mythique cheffe de guerre amazighe du VII^e siècle, l'émir Abd El Kader, qui résista à la colonisation avec 10 000 hommes contre 100 000 et, enfin, saint Augustin (354-430), né à Thagarte (aujourd'hui Souk Ahras). ●

MURIEL STEINMETZ

NÉ À ORAN
EN 1952,
YAHIA BELASKRI
A NOTAMMENT PUBLIÉ
ABD EL-KADER,
LE COMBAT ET LA
TOLÉRANCE (2016). IL
EST AUSSI SECRÉTAIRE
DE RÉDACTION DE LA
REVUE APULÉE.



Un préposé
au ramassage
des cendres.
(illustration tirée du
livre *Ce qu'ici-bas
nous sommes*).

LITTÉRATURE

Un roman écrit avec une plume de l'ange du bizarre

Jean-Marie Blas de Roblès invente une oasis où l'absurde règne en maître absolu, pour le plus grand plaisir d'une échappée belle dans un imaginaire débridé.

CE QU'ICI-BAS NOUS SOMMES

Jean-Marie Blas de Roblès
Zulma, 268 pages, 20 euros

L'auteur de *Là où les tigres sont chez eux* (prix Médicis 2008) inscrit son monde dans une oasis du Sud libyen nommée Zindan. On y arrive de n'importe où et n'importe quand dans l'histoire de l'humanité. On ne sait comment en sortir.

Jean-Marie Blas de Roblès reformule la société selon une anthropologie biaisée. Les nouveaux venus, extirpés du Paris sanglant de l'attentat de la rue des Rosiers, se mettent à parler la même langue que les « natifs ». On pratique « l'anthropophagie différenciée ». Les hommes peuvent donner naissance, par césarienne, à de petits mammifères. On mange les morts, lors d'une sorte de « couscous définitif » à base de « semoule funéraire » après qu'ils ont trépassé par « combustion spontanée ». Les enfants de 12 ans têtent encore leur mère. Les livres, pas lus, sont utilisés comme éléments de troc ou parures, telles ces coiffures à base d'in-folio. Dans l'un des quatre clans, celui des Amazones, les hommes sont réduits au rôle de reproducteurs. Chez les Trayeurs de chiens, on boit le lait des chiennes.

Une tentative d'ethnologie délirante

La « danse des petits fromages » du dieu unique n'empêche pas d'autres pratiques obscures et loufoques, comme l'adoration d'un Donald Duck en bois vernis. L'auteur plume l'ange du bizarre dans un jeu d'esprit baroque agrémenté de croquis, réalisés par ses soins, assortis de faux relevés exécutés in situ. Ce roman à déchiffrer constitue un récit agité de mille soubresauts, un truculent carnet de route qui

a l'air d'une tentative d'ethnologie délirante, avec des zones de défi sans cesse renouvelées. Les marges du texte sont prises d'assaut par des dessins partout actifs. Rien n'est laissé pour compte. L'œil fait la navette entre mille et une choses envisagées, qui ne renvoient, peut-être, par défaut, qu'à l'absurde d'un « réel » aussi fou dont on a l'habitude. Divers modes d'écriture s'affrontent sur la page, se provoquant sans cesse. Changeant de style comme de chemise,

Jean-Marie Blas de Roblès pastiche les historiens de l'antiquité, multiplie les anomalies au sein d'un microcosme amnésique où les boussoles ont perdu le Nord. L'érudition semble perpétuelle, non sans faux et usages de faux, détournements monstres et aberrations cocasses, tel ce personnage de Mélanchthon, chasseur de tatous! Les centres d'intérêt sont sans fond : anatomie, géographie, géologie, sciences exactes, astronomie, botanique... Les références savantes fusionnent avec d'autres, tirées d'une pure spéculation fantaisiste. Les clinis d'œil érudits prospèrent : Roger Caillois croise Hérodote,

Ovide côtoie Pline l'Ancien. Wittgenstein, Aristote et Descartes s'acoquinent avec Novalis et Nietzsche. Dans ce curieux laboratoire du vivant, les chefs de quartier s'adonnent à de bien curieux passe-temps, comme d'apparier une poule et un lapin pour créer des êtres hybrides. Sans succès. À ce récit débridé, merveilleusement illustré, s'adjoint le journal, tenu plus tard par le narrateur, Augustin Harbour, héritier fêru d'ethnographie, héros fatigué en cure au Chili. Les deux textes voisinent, sortis du même cerveau : « *Tout ce que je m'apprete à raconter, je l'ai vu de mes propres yeux (...)* », écrit-il. Pendant ce temps-là, à Paris, un groupuscule vegan s'est fait exploser dans Notre-Dame réduite en cendres. On songe à Swift. Et l'on se rappelle que Pascal nommait l'imagination « *la folle du logis* ». ●

EN CHINE,
JEAN-MARIE
BLAS DE ROBLÈS
A DONNÉ DES COURS
SUR JEAN-PAUL SARTRE
ET ROLAND
BARTHES.

MURIEL STEINMETZ



Une oasis où s'abrite l'ange du bizarre

CE QU'ICI-BAS NOUS SOMMES

Jean-Marie Blas de Roblès

Zulma, 268 pages, 20 euros



L'auteur érudit de *Là où les tigres sont chez eux* (prix Médicis 2008) inscrit ses personnages dans une oasis du Sud libyen. On y arrive de n'importe où et n'importe quand dans l'histoire de l'humanité.

Nul ne sait comment en sortir. Jean-Marie Blas de Roblès reformule le monde selon une anthropologie biaisée à souhait. Les nouveaux venus se mettent à parler la même langue que les « natifs ». On pratique « l'anthropophagie différenciée ». Les hommes peuvent donner naissance, par césarienne, à de petits mammifères. L'auteur plume l'ange du bizarre dans un jeu d'esprit baroque agrémenté de croquis réalisés par ses soins. Sacré coup de crayon. Ce roman à déchiffrer constitue l'un des objets de curiosité de la rentrée. ●

MURIEL STEINMETZ